

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

[Sans titre]

Volume 24, Number 3 (141), May–June 1982

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30319ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1982). Review of [[Sans titre]]. *Liberté*, 24(3), 121–131.

Pour non-liseurs

CHRISTIANE LÉAUD
ROBERT MÉLANÇON
MAURICE POTEET
YVON RIVARD

Le salut par l'électricité, tel pourrait être le sous-titre des deux récits que vient de commettre Mircea Eliade: **Le Temps d'un centenaire, Dayan** (Gallimard). Dans le premier, on assiste à une mutation par électrocution (la foudre tombe sur un vieil homme et le rajeunit), ce qui réjouira sans doute tous les immortalistes hydro-qubécois trop paresseux ou trop pressés pour s'adonner à un quelconque yoga. Dans le deuxième récit, la foudre tombe non loin d'un jeune mathématicien à qui le Juif errant révèle le «secret ultime» (le temps peut se contracter ou se dilater selon les circonstances!). Est-ce que le savant Eliade (faut-il rappeler ses principaux ouvrages sur le yoga, les mythes et les symboles?), qui vit à Chicago depuis 1957, aurait succombé aux charmes de l'homme de six millions ou à ceux de la femme bionique? Ces deux récits, écrits sans doute entre deux cours (auxquels j'aurais bien aimé assister) produisent dans la conscience à peu près l'effet d'un comprimé d'aspirine dans l'Océan Indien.

Y.R.

* *
*

Jerry Mander, **Four Arguments for the Elimination of Television**, New York, Morrow Quill Paperbacks, 1978.

L'auteur a quitté la présidence d'une des plus célèbres agences de publicité des Etats-Unis — Freeman, Mander &

Gossage, de San Francisco — pour devenir le Savonarole de la télévision. C'est ce qu'on appelle brûler ce qu'on a adoré. Aussi son livre, qui s'appuie sur l'expérience de quinze années comme consultant publicitaire pour la télévision, est-il écrit avec la passion et l'emportement du nouveau converti torturé par le remords de ses anciens péchés. C'est bien dommage, parce qu'à trop prouver on ne prouve plus rien, les arguments croulant sous leur propre accumulation. Au fil des pages, et il y en a près de quatre cents, la critique de la télévision cède progressivement le pas à celle de la société nord-américaine dans son ensemble, censée dégrader tout en objet de consommation aussitôt obsolète. Y compris le sacro-saint individu lui-même, transformé en auto-consommateur de sa propre image. On peut lire de très fines observations dans le livre de Jerry Mander, mais aussi des généralisations abusives ou, à tout le moins, rapides, qui réduisent singulièrement, et de façon assez paradoxale, sa portée.

C'est, je le répète, bien dommage, parce que *Four Arguments for the Elimination of Television* est sans doute le réquisitoire le plus informé, le plus fouillé, le plus complet — trop complet et trop fouillé pour emporter tout à fait la conviction — contre la boîte idiote. Il faudrait en faire un abrégé — pas un «digest» —, éliminer des redondances, nettoyer l'argumentation de quelques propositions moins fortes, et on en tirerait peut-être les éléments d'une condamnation sans appel de la peste bleuâtre.

Jerry Mander distingue quatre types d'arguments contre la télévision: 1- elle détruit le rapport à la réalité; 2- elle installe à sa place une pseudo-expérience standardisée, banalisée, dérisoire; 3- elle a ponctuellement des effets négatifs non-négligeables, tant physiques (par l'ingestion de lumière artificielle saturée de rayons x) que psychiques (le ralentissement de l'activité cérébrale accompagné de fortes excitations nerveuses) sur l'organisme; 4- elle entraîne, de par sa nature même, un certain nombre de distorsions («*inherent biases*») qui la rendent impossible à réformer. L'argumentation est trop abondante et trop ramifiée pour que j'entreprenne ici d'indiquer plus que ces quatre têtes de chapitre. Je dirai seulement qu'elle est inégalement convaincante: parfois irréfutable, parfois simplement intéressante, ailleurs outrée. Aussi ce livre peut-il faire les délices aussi bien des

panégyristes de la télévision que de ses détracteurs les plus acharnés, qui y trouveront de part et d'autre des munitions pour une discussion qui ne conclura rien.

Parce qu'il est évident que la télévision va rester, et qu'elle va croître. Jerry Mander le reconnaît lui-même dans un post-scriptum où il évoque, sous le titre révélateur d'«*Impossible thoughts*», un monde d'où la sale petite boîte bruyante et lumineuse aurait été bannie. Tant pis pour nous. Je crois bien que s'il y a un enfer il ressemble fort à une interminable émission coupée de messages publicitaires. Bientôt nous ne le saurons plus parce que nous nous y serons habitués. Ce sera vraiment l'enfer, parce qu'il n'y en a que dans la banalité.

R.M.

* *

*

Qu'est-ce que le **Pubis angélique** (Gallimard)? Un traité sur le sexe des anges, une poésie érotique, la dernière bulle pontificale? Deuxième question: qu'est-ce que le kitsch? Troisième question: aimez-vous les photos-romans? Pour avoir la réponse à toutes ces questions, vous devez lire le dernier roman de Manuel Puig. Cet écrivain argentin (à qui l'on doit, entre autres, *le Baiser de la femme-araignée*, *la Trahison de Rita Hayworth*) a tellement vu de films qu'il a développé une véritable fascination pour la bêtise. D'où ces romans entièrement nourris de clichés et qui ne s'en portent pas plus mal. On songe à Flaubert aux prises avec la sottise, à Woody Allen imitant Humphrey Bogart, ou mieux encore à un téléroman qui serait la subtile caricature de tous les téléromans. Bref, les relations que l'être humain (Puig, vous et moi) entretient avec la bêtise ou la sottise sont aussi ambiguës que le rire qu'elles déclenchent. Voilà pourquoi les romans de Puig amusent et agacent à la fois, qui nous permettent d'assouvir nos désirs les plus bas en leur donnant leurs lettres de noblesse. Ainsi le *Pubis angélique* vous donne-t-il à lire ce que vous n'aviez osé aller voir: l'histoire de la plus belle femme du monde mariée à l'homme le plus riche du monde.

Y.R.

* *

*

Cahiers de l'Herne, **Jorge-Luis Borges**, Paris, 1981 (réimpression du recueil de 1964); **Borges A Reader**, edited by Emir Rodriguez Monegal and Alastair Reid, New York, E.P. Dutton, 1981.

Si je m'en rapporte à ma bibliothèque où je compte pour l'instant vingt-neuf livres de Jorge-Luis Borges, il n'y a pas d'écrivain qui importe plus pour moi. J'ajouterais à son nom ceux de Baudelaire, de Sénèque, de Malherbe, de Cavafy, d'Edmund Wilson que je livrerais mes préférences, ces textes auxquels je reviens constamment et qui me surprennent sans cesse même si, ou plutôt parce que je les sais, comme on dit, par cœur. Je ne me soucie pas de ce que ces goûts peuvent révéler à mon sujet parce que je fais peu de cas de l'injonction socratique à laquelle on doit, entre autres calamités, le développement du genre autobiographique, les horoscopes et l'invention de la psychanalyse. Je ne les livre que pour l'idée de la littérature qu'ils impliquent et l'éclairage, quel qu'il soit, qu'ils peuvent projeter sur l'œuvre ironique et profonde qui fait l'objet de cette note.

On peut concevoir la littérature comme une variété du journalisme à la façon de Sartre, comme un produit de consommation de luxe à la façon des avant-gardes, comme un complément du thé de cinq heures à la façon de Jean Ethier-Blais, comme un objet de consommation de masse si on en croit les espoirs du groupe Sogides et la comptabilité de quelques éditeurs new-yorkais. Cette liste hétéroclite et monotone pourrait indéfiniment se prolonger. Au milieu de ce fatras qui paraît emprunté à la Bibliothèque de Babel, l'œuvre de Borges propose l'exercice lucide du langage le plus subtil sans se prendre à ses propres charmes. Rien n'est plus nécessaire dans nos années d'ignorance et de prolifération de l'imprimé que cette poésie de l'intelligence, que ce scepticisme assez poli pour douter aussi de lui-même. Un Valéry cosmopolite, et sans les coquetteries de la préciosité, tel je dirais Borges si je devais le définir d'un mot, oubliant qu'il se dérobera à toute définition.

Quoi qu'il en soit, les amateurs de sa littérature — puisqu'on peut bien répéter à son propos ce qu'il a écrit de Quevedo et de Wells: il n'est pas tant l'auteur d'une œuvre qu'à lui seul une vaste et complexe littérature — ont eu double raison de se réjouir ces mois derniers.

D'abord l'irremplaçable «Cahier de l'Herne», épuisé depuis des années et que je désespérais de trouver d'occasion, a été réimprimé intégralement. *It's a must* pour quiconque veut avancer dans le labyrinthe borgésien au-delà justement des métaphores du miroir, du tigre et du labyrinthe. En particulier, une quinzaine d'essais et de témoignages dûs à des Argentins ainsi qu'un inestimable «glossaire argentin» permettent à un lecteur de l'extérieur de situer Borges dans le milieu dont toute son œuvre est imprégnée. C'est indispensable. Certes Borges ne saurait se réduire au criollisme. Mais c'est de Buenos Aires qu'il a regardé l'univers, et son œuvre est aussi indissociable de cette ville que la poésie de Cavafy l'est d'Alexandrie. S'ajoutent à ces textes une trentaine d'essais et d'articles divers, parmi lesquels il faut faire un sort particulier à ceux de Valéry Larbaud et de Drieu La Rochelle, qui anticipent, dès 1925 et 1930, une renommée aujourd'hui universelle. Ce cahier décidément inépuisable contient aussi des inédits (depuis 1964, une bonne part en a été reprise en volume, mais il en reste qu'on ne lira en français que là), des entretiens, une chronologie de l'ultraïsme, une biographie, une bibliographie — à toutes fins utiles une véritable encyclopédie borgésienne.

L'autre bonne nouvelle, c'est la publication d'un recueil d'œuvres choisies en traduction anglaise par Emir Rodriguez Monegal et Alastair Reid assistés de tout un contingent de traducteurs. En fait, il s'agit d'un véritable «Borges portatif» rassemblant, en 118 essais, poèmes, récits, notes critiques, l'essentiel de l'œuvre. On peut y lire, outre les grands textes de *Fictions*, *l'Aleph*, *Nouvelles Enquêtes*, *Ferveur de Buenos Aires*, plusieurs pages peu connues, dont certaines n'ont jamais été reprises en volume même en espagnol. Le classement par ordre chronologique qui a été retenu permet mieux que tout autre, en mêlant les genres, de saisir le paradoxe d'une œuvre si unifiée qu'on pourrait avancer que chacune de ses pages la contient tout entière, et à la fois si diverse qu'elle paraît plus une littérature à elle seule que l'œuvre d'un individu. Je dirais qu'elle est une Bible, si je pouvais croire qu'on entendra ce mot sans emphase.

R.M.

* *

*

La Planche de vivre, choix de poèmes traduits par René Char et Tina Jolas, Paris, Gallimard, 1981.

Traduits du provençal, de l'italien, de l'espagnol, de l'anglais et du russe par René Char et Tina Jolas, ces poèmes de Raimbaut de Vaqueiras à Miguel Hernandez en passant par Emily Brontë et Ossip Mandelstam nous convient à une manière de «conversation souveraine» de poètes à poètes. Par cette présentation de leurs «alliés substantiels» et l'expression personnelle qu'ils ont donnée à leurs textes, Char et Jolas nous font une précieuse confidence sur leur écoute sensible d'eux-mêmes et du monde. Chaque poème, dans ce livre, devient le lieu d'une intimité féconde: le poème lui-même (nous découvrons des textes magnifiques) et sa «lecture» par les traducteurs-poètes que sont Char et Jolas. A travers les âges, les langues et les pays, les poètes se retrouvent, s'écoutent, se recréent, «planche de vivre» les uns pour les autres.

C.L.

* *

*

Sigmund Rukalski, **Solitudes**, douze nouvelles, Sherbrooke, Editions Naaman, 1979.

S'il faut de tout pour faire un monde, je suppose qu'il faut aussi les Editions Naaman. A en juger par les piles de services de presse que nous recevons à *LIBERTE* et par l'inénarrable revue *Ecriture française*, la plus sérieuse rivale de *Croc*, elles existent pour faire nombre. Rien n'est plus décourageant que de déballer l'envoi des nouveautés Naaman: des livres matériellement sales, ternes, qui paraissent n'avoir jamais été neufs, faits, dirait-on, pour décourager les meilleures volontés. La maquette des couvertures, la typographie, la mise en page, tout est gris, médiocre, imprécis, décoloré — à croire que c'est de propos délibéré en vue d'une future anthologie de l'insignifiance. Les titres semblent participer du même système de dissuasion: *Noella. Les pièges de la norme érotique*; *La vallée du néant*, poèmes suivis de *Vouksan*, épopée; *La poésie est morte: elle a été rongée par les vers*, poème(s); *Chant solaire ou la poésie éventrée*, suivi de *Vers ce logocentre*, notes pour un poème néo-crépusculaire; *La multiple présence*, derniers poèmes, préface de l'auteur; *Les éditeurs*, roman-essai. Les textes sont en général à l'avenant (qu'on me sache gré de ne pas infliger de citations).

Je doute que la plupart de ces livres aient trouvé plus de vingt lecteurs, en comptant les auteurs, leurs familles, leurs amis, les typographes et le comité de lecture des Editions Naaman si toutefois il existe. Dans la plupart des cas, cela ne porte guère à conséquence: quelqu'un s'est offert une satisfaction de vanité en se faisant imprimer, et les Editions Naaman ainsi qu'un imprimeur de la région de Sherbrooke y ont trouvé l'occasion de quelque profit. Il n'y a pas de mal à cela, sinon pour les librairies d'occasion indûment encombrées. Mais il arrive quelquefois qu'un ouvrage indigne de tant d'outrages aille s'égarer là et qu'il perde ainsi toute chance, ou peu s'en faut, de rejoindre ses lecteurs.

Je voudrais dans cette note attirer l'attention sur un recueil de nouvelles paru en 1979, *Solitudes* de Sigmund Rukalski, et prévenir les amateurs qu'il ne doit pas être confondu sans plus avec le déchet habituel de son éditeur. Sigmund Rukalski, en effet, a quelque chose à dire, et la pression d'une urgence manifeste à s'exprimer charge ses textes d'une énergie peu commune. Il y a certes cent raisons d'écrire, qui expliquent la prolifération des mauvais livres: pour obtenir une bourse du Conseil des Arts, pour être photographié par Kéro, pour être interviewé par Donald Smith dans *Lettres québécoises*, pour devenir membre de l'UNEQ et vivre de sa plume grâce au métier d'écrivain, pour étoffer un dossier de promotion universitaire, par vanité. Il arrive aussi qu'on écrive *parce qu'il faut*, comme le disait, je crois, Jean Paulhan. Poussé par une nécessité à laquelle on ne peut se dérober. C'est le cas, me semble-t-il, de Sigmund Rukalski, dont les nouvelles paraissent dictées par la nécessité d'exprimer de soi ce que j'ai presque envie de nommer terreur. On les dirait gagnées sur une tempête intérieure, comme une musique qui s'élèverait d'un tintamarre auquel elle imposerait provisoirement son harmonie. Le prétexte ou l'anecdote est souvent mince: dans «En classe», un professeur de langue, distrait par la lumière d'un lac qu'il a aperçu par une fenêtre en se rendant à sa salle de cours, oublie soudain la question de phonétique qu'il devait expliquer; pour se tirer d'affaire, il impose un test impromptu, rêve à la fenêtre en retrouvant le lac qui l'avait troublé et qui se confond un instant avec la figure d'une de ses étudiantes, ramasse les copies, quitte la classe. Rien de plus. Il n'est pas donné à tous de suggérer un monde à partir

de si peu; cela fait de M. Rukalski un véritable écrivain.

Ou plutôt cela en ferait un de lui si tant de maladresses stylistiques ne venaient distraire de qualités rares. Dans «Une visite», par exemple, la surprise finale, une vraie trouvaille, lourde d'émotion, est livrée trop tôt, et le commentaire de l'hôtelier, qui fait contrepoint aux sentiments mêlés du narrateur, prend un tour trop moralisateur. Ces considérations me ramènent aux Editions Naaman. Si le métier d'éditeur est plus que celui d'intermédiaire rémunéré entre un auteur et un imprimeur, celles-ci n'ont pas fait leur travail. Il aurait au moins fallu signaler, par exemple, qu'un grand immeuble n'a pas de «frontispice» même s'il peut s'orner d'un fronton (p. 101) ou que «le quatrième doigt de la main gauche» s'appelle l'annulaire (p. 12). Je cite ces exemples parce qu'ils sont brefs, je pourrais les multiplier. Or M. Rukalski avait déjà publié un récit en 1970, *Voyages d'un emmuré* (Neuchâtel, Editions de la Baconnière), à une maison d'édition moins sommairement imprimeuse que celle de M. Naaman: les coquilles et les erreurs stylistiques qui défigurent *Solititudes* avaient été, au préalable, éliminées.

Rémi de Gourmont soutenait que l'invention de l'imprimerie avait fait un tort immense à la littérature en jetant le discrédit sur les textes qui restent manuscrits. Les Editions Naaman ajoutent à l'opprobre: elles jettent le discrédit sur les livres qu'elles publient.

Celui de M. Rukalski méritait un meilleur sort.

R.M.

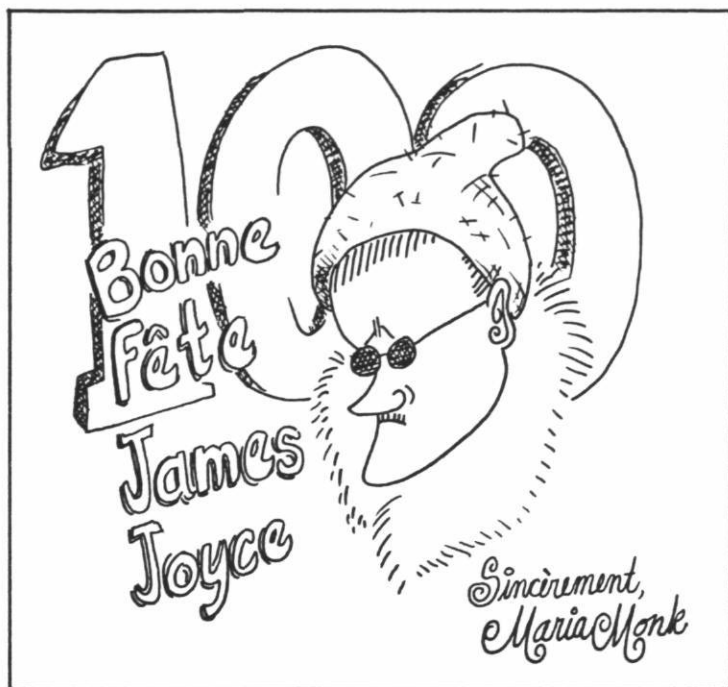
* *

*

Cher James,

Maintenant qu'on fête le centenaire de ta naissance, je commence à croire que ton roman Ulysse (et le reste!) passera, comme l'a déjà fait mon chef-d'œuvre Awful Disclosures, le cap du siècle d'existence pour devenir un monument en bonne et due forme.

A ce moment-là mon œuvre (publiée pour la première fois il y a un siècle et demi) vivra en quelque sorte d'une double immortalité. C'est cocasse, n'est-ce pas? Tu sais ce dont je parle, sans doute. Mais au cas où tu aurais oublié, je te rappelle que ton anti-héros Bloom consulte mon chef-d'œuvre, Awful Disclosures, chez le libraire. C'est le premier livre que Bloom examine



(cherchant un cadeau pour Molly). Il y en a deux autres — les Douceurs du péché (un livre érotique, selon Jean Paris) et un livre d'Aristote (selon Paris toujours) connu simplement comme Chef-d'œuvre — mais c'est le mien, n'est-ce pas, qui compte! Quand tu le mentionnes, je sais (et tout bon lecteur sait) que tu prépares les «awful disclosures» de Molly, qui terminent le roman. Cependant ses «révélation» font un peu fleur bleue à côté des expériences que moi je raconte. Oh yes!

Awful Disclosures était vraiment awful... épouvantable. C'était une vraie histoire en plus: ma vie comme «Black Nun» au couvent de l'Hôtel-Dieu de Montréal! Molly, elle, n'a pas assisté aux meurtres; moi, oui! J'ai appris le français, aussi! Awful! Et Molly a-t-elle vu des bébés (par centaines) baptisés et ensuite étouffés aussitôt par les religieuses? Est-ce qu'on lui a interdit la lecture de saint Matthieu en anglais? Moi, oui! Awful, simply

awful, cher James. Et Molly n'a certainement pas connu la peur dans de vrais passages souterrains, là où se trouvait le trou dans lequel l'Evêque lui-même (probablement) a jeté le corps de la Supérieure (disparue sans laisser de traces); elle n'a pas eu de frissons en lisant le registre de tous ces crimes; moi, oui! Comme je l'ai raconté dans Awful...

De toute façon, cher James, je ne te blâme point, parce que le thème des bébés morts se retrouvent très clairement dans Ulysse; Dedalus et Bloom en parlent assez longuement. A part ça tu ne pouvais pas ignorer le nom de ma maison d'édition: Daisy Bank!... J'ai remarqué en outre que les publications énumérées au verso de la couverture s'insèrent facilement dans la trame du monologue de Bloom: How to Do Card Tricks; Ventriloquism; Stage Artist; Cookery Book; Pack of Fate; etc. Et maintenant que j'y pense, cher joyeux célébrant, as-tu lu mon Awful Disclosures dans l'édition de Londres (1900) ou dans une édition du dix-neuvième? (Plusieurs éditions se trouvent dans la collection Lande, à McGill, mais entourées de «réfutations» infectes!)

En terminant, cher James, encore bonne fête. On s'écrit encore en 2082. En attendant, la prochaine fois que tu verras Jean Paris, dis-lui que mon livre ne traite pas du tout de la «vis monastique» (Joyce par lui-même, p. 51); et réponds-moi, quand tu auras un moment, au sujet de ce lien (obscur) que tu maintiens avec le Québec: le lien entre ta nouvelle Eveline et Maria Chapdelaine par exemple. Ensuite, l'emprunt que tu as fait dans ton dernier ouvrage, que je ne comprends pas du tout: Finneligans Wreck. Aimes-tu vraiment ce poète québécois? Je dois te dire que je ne comprends pas du tout et que je commence à me poser de sérieuses questions.

Cheers,

*Maria de
Montréal*

M.P.

NDRL: Mon ami Maurice Poteet a un peu l'air de blaguer — c'est tout lui — mais ne nous affligeons pas: la réalité dépasse l'affliction, Maria Monk en effet a bel et bien existé, et elle a publié pour la première fois en 1836 un petit livre intitulé *Awful Disclosures* («L'Horrible vérité») dénonçant la conduite scandaleuse des prêtres et des religieuses de Montréal au début du XIX^e siècle. Son petit livre (un best-seller, d'après l'*Oxford Companion*) a par la suite été réédité plusieurs fois — il a même fait l'objet de diverses réfutations et de quelques traductions — et s'est retrouvé un jour dans la bibliothèque de Joyce et, plus tard, dans les dédales d'*Ulysse*. Un cas d'inter-texte passionnant, totalement inconnu à ce jour. Pour plus de détails sur sa découverte, on peut écrire à Maurice Poteet, Eglise Saint-Jacques, rue Saint-Denis, Montréal.